

24 mai 2012 • 21h50 [GMT+ 1]

NUMÉRO 214

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Un choix : Se tenir proche du réel ou nourrir les bulles spéculatives

par Bernard Porcheret

Serais-je moins intranquille ? Serais-je moins intranquille si j'avais épousé l'aveugle croyance en la réduction du champ psychiatrique au biologique ? Serais-je plus efficace si le psychiatre prudent que je suis s'était laissé pénétrer par le marketing jadis si généreux de tant de laboratoires pharmaceutiques ? Ai-je été admiratif ou ironique devant les certitudes acquises de tant de mes collègues ? Sont-ils sérieux à être aussi peu exigeants quand ils se saisissent de données dites scientifiques, quand la statistique tient lieu pour eux de preuve, mais que cette même statistique n'a ni la rigueur, ni la surface nécessaire pour être valable ? Suis-je ringard à considérer avec ironie les modes médicales quand elles portent sur la nosographie, les étiologies, les prescriptions ?

Serais-je moins intranquille si j'avais consenti, jeune, à la séduction des laboratoires pharmaceutiques, à leurs dîners, à leurs croisières, pseudo-forums ou symposium servant à justifier des cadeaux. Ces mêmes laboratoires qui, au fil des ans, ont développé auprès des praticiens et du public une *rhétorique de la promesse*¹ ?

Suis-je donc depuis longtemps devenu incompetent quand j'ironise sur les révélations pseudo-scientifiques ?

Non, je ne serais pas moins intranquille, car la clinique finit toujours par objecter aux promesses quelles qu'elles soient ; ce que l'honnête homme se doit toujours de prendre au sérieux, question d'éthique. Mais, sans aucun doute, le goût pour la clinique aurait disparu, faisant place au dépit ! L'organisationnel s'y serait substitué, je serais devenu officier orienteur, expert en signalétique mentale. Nulle béatitude à l'horizon, peut-être le bénéfice imaginaire et sonnante de l'exercice d'un pouvoir managérial ou d'expert, puis la retraite attendue. L'ennui m'aurait gagné.

Mais quelle mouche m'a donc piqué, il y a quarante ans pour que les effets de sa piqûre se soient d'emblée imposés à moi, à tel point que je pense n'avoir pas dérogé à cette position ironique salutaire.

Ai-je été vertueux à refuser les voyages offerts en échange d'expérimentations parfois peu scrupuleuses ? Non, il ne s'agit pas de vertu. Ai-je eu la science infuse à avoir eu d'emblée un regard critique sur les articles scientifiques qui corrélaient avec une précipitation étonnante schizophrénie et ventricules cérébraux, schizophrénie et génétique ? Non plus. Il s'agit bien d'autre Chose : un instant de voir.

« Pour moi il est trop tard » Pourquoi, il y a plusieurs décades, ce propos de Freud, dans sa lettre à Fliess du 29/8/88, s'est-il gravé dans ma mémoire : *...pour moi il est trop tard ?* Dans plusieurs lettres précédentes, Freud se plaint auprès de Fliess d'avoir peu de patients et d'être isolé. Fliess lui répond qu'il faudrait qu'il reprenne la médecine générale plutôt que de se spécialiser. Freud garde longtemps le silence, puis lui répond : *...pour moi il est trop tard. Mes études insuffisantes ne me laissent pas la possibilité de faire de la médecine générale ; il existe, dans mon instruction médicale une lacune difficile à combler. Je n'ai appris que strictement ce qu'il fallait pour devenir neurologue.* Il ajoute plus loin : *Dans ces conditions, un adulte ne saurait songer à modifier les fondements de son existence. Je suis donc obligé de rester comme je suis, sans me faire toutefois d'illusion sur les mauvaises conditions de mon état.*

Pourquoi avais-je alors lié son propos aux lettres du 21/9/97 et du 3/10/97, jusqu'à le situer dans cette dernière ? *Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma neurotica... Dans cet effondrement général, seule la psychologie demeure intacte. Le rêve conserve certainement sa valeur et j'attache toujours plus de prix à mes débuts dans la métapsychologie. Quel dommage, par exemple, que l'interprétation des rêves ne suffise pas à vous faire vivre !* Freud poursuit dans sa lettre suivante : *Peu de choses à te dire touchant mes relations avec l'extérieur, mais en moi-même quelque chose de très intéressant se passe. Depuis quatre jours, mon auto-analyse, que je considère comme indispensable à la compréhension de tout le problème, se poursuit dans mes rêves et m'a fourni les preuves et les renseignements les plus sérieux.*

Freud réalise à ce moment dans ses recherches sur les rêves, les lapsus, les mots

d'esprits, les oublis, les symptômes, ce qui est en jeu fondamentalement chez les êtres parlants, et que Lacan établira en raison : le rapport du sujet à la langue. Ce n'est pas tant le contenu du rêve qui intéressera Freud, mais le jeu signifiant et aussi son point d'ombilic.

La fraîcheur de l'inconscient transférentiel Déchiffrée longtemps après, cette « erreur » de lecture témoigne qu'un instant de voir décisif a chez moi porté à conséquences. Il s'est produit une discontinuité, un avant et un après. Ce dont témoignait cet énoncé : *pour moi il est trop tard*. Force est de constater que ce moment se retrouve chez chaque analyste, toujours singulier. Cet instant de voir est un aperçu fulgurant du réel comme l'impossible à supporter. Vite recouvert, mais laissant sa marque, seule une psychanalyse menée suffisamment loin permet ensuite de le serrer, de localiser ses retranchements et parfois d'en produire le fin mot. Une psychanalyse avec ses tranches successives est-elle ce temps pour comprendre ce qui a été aperçu ? C'est en tous cas ce que je peux en conclure. Marque indélébile d'une jouissance itérative due à l'impact du matériau signifiant sur le corps, qui de ce choc fait événement. Sans le dispositif analytique, aucune chance de dégager cette causalité matérielle. L'univers signifiant est recouvert par l'univers des significations dans lequel nous sommes immergés. Sauf peut-être le poète auquel Freud, Lacan et de nombreux psychanalystes accordent toute leur attention. Celui-ci en effet est éveillé à la jouissance de la langue, la jouissance de ces *concrétions* hors-sens, comme l'écrit Michel Leiris. Ces mots de la langue qui ne rentrent pas dans le rang de la langue socialisée, et qui, chez lui, commandent sa pratique esthétique. Le poète les fait valoir dans son art, qu'il soit moderne ou classique. Que sait le poète ? La matérialité de la langue, la jouissance des mots, leur primitive absence de sens. Ceci l'autorise, en jouant avec eux, à toutes les torsions et toutes les étincelles. Pour Marguerite Duras, les mots sont dangereux, chargés physiquement de poudre, de poison. Pour Jean-Jacques Rousseau, la langue maternelle est obscène.

Encore que la lettre littéraire et la lettre analytique ne sont pas identiques. Si psychanalyse et poésie ont partie liée quand elles dévoilent le réel dans la langue, en revanche, elles divergent quant au traitement du réel par le semblant. La psychanalyse, par la parole, fait vaciller les semblants qui habillent la marque réelle de la langue, et en produit la lettre ; la poésie, direction inverse, par la lettre littéraire, en inventent de nouveaux.

Le dispositif analytique est une clinique sous transfert qui au moyen du semblant permet de serrer cette marque indélébile d'une jouissance itérative due à l'impact du matériau signifiant sur le corps, qui de ce choc a fait événement. L'inconscient transférentiel est ce qui permet au sujet névrosé de serrer l'inconscient comme réel.

La charge revient au praticien, et au milieu analytique dans lequel il évolue,

d'entretenir son éveil, c'est-à-dire son rapport à l'inconscient, et d'en prouver toute la fraîcheur opératoire.

Le goût pour la clinique Ainsi se décide le goût pour la clinique chez le praticien. Et nous sommes nombreux à le partager. Au-delà d'une approche holistique et diachronique, et au-delà de la particularité des classes, le psychanalyste vise l'unique, la singularité de ce qui a pu faire événement pour un sujet, phénomène élémentaire, et la manière dont celui-ci essaie de le traiter. Ce réel ne se laisse jamais complètement résorber sous les semblants qui le voilent, et c'est pour ça, qu'à côté des effractions plus ou moins fugaces dans la psychopathologie de la vie quotidienne, qu'il y a des malades. Dès lors le praticien, non sans négliger les apports médicaux et sociaux, qui aident à désangoisser, et à tempérer l'éventuelle rupture du lien social, se mettra à leur côté. Soit pour aider à souffler avec tact sur les fictions de l'être qui identifient ou écrasent le sujet s'il est névrosé. Soit, quand ce n'est pas le cas, pour l'aider à développer des défenses moins onéreuses autour du gouffre de son existence, par une pragmatique singulière visant à arrimer une jouissance délocalisée.

Une ironie constructive Comme Jacques-Alain Miller l'avait si justement désignée, il y a de nombreuses années, et que son cours de l'an passé permet d'argumenter, il s'agit bien d'une clinique ironique. C'est-à-dire une clinique qui fait la distinction radicale entre réel et semblant, entre existence et être, soit entre hénologie et ontologie. Mais qui fait sa part belle au sinthome, agrafe unique du semblant et du réel. Encore faut-il que le praticien l'ait aperçu, que cet instant de voir porte à conséquences, qu'il en prenne la mesure et ne recule pas devant la tâche. On peut attendre que sa cure analytique, faite d'ouverture et de fermeture de l'inconscient, lui enseigne peu à peu ce qui fonde la qualité ironique de sa position. L'éveil, la curiosité et l'enthousiasme en sont les meilleurs signes. Et, ici, notons qu'enthousiasme ne va pas sans une certaine intranquillité, qu'en tout cas nous sommes loin de la béatitude. Comment ne pas reculer devant cette touche du réel ? Le « je n'en veux rien savoir » est de structure. Une cure analytique, avec un ou plusieurs analystes, faite de plusieurs tranches, ne va pas sans un nouage avec une pratique et une école analytique qui doit entretenir son éveil. Combien ont reculé, cédé sur leur désir, malades ou non, déçus et tristes sans doute ! L'impuissance est toujours masque de l'impossible.

Une nouvelle folie hygiénique La dynamique addictive de notre société surdétermine le consentement aux objets à consommer, aux savoirs clos, aux dogmes non fondés qui promettent le bonheur. C'est la voie promue pour cimenter toute

division subjective, pour sortir du sentiment d'impuissance tout en rejetant l'impossible.

L'expression *bulle spéculative* employée par François Gonon sous forme d'une question : « La psychiatrie biologique : une bulle spéculative ? » est heureuse. Une bulle financière veut dire que le niveau de prix d'un produit est très excessif par rapport à la valeur financière intrinsèque des biens ou des actifs échangés. La logique de formation des prix est devenue « autoréférentielle ». Le raisonnement d'arbitrage entre les différents actifs ne s'applique plus. Il repose sur la croyance, la promesse, que la valeur du produit sera plus élevée demain. C'est une bulle de savon qui s'élève et éclate, une bulle de bubble-gum qui, ne cessant de grandir, pète à la figure. Le terme bulle fait référence au Krach boursier anglais de 1720 qui donna lieu à une loi de régulation. Il inspira le poète Jonathan Swift qui fut l'une des nombreuses victimes. Swift compare la variation du cours de l'action à l'ascension et à la chute d'Icare. Une autre victime : Isaac Newton, qui occupait la fonction de Maître de la monnaie à Londres, aurait déclaré : « Je peux prévoir le mouvement des corps célestes, mais pas la folie des gens. » Ceci nous indique, lorsqu'il s'agit de la psychiatrie, que la folie n'est pas là où on l'attend !

François Gonon, dans son article très étayé publié dans la revue *Esprit*, indique que depuis les années 1960, « les recherches en neurosciences n'ont abouti ni à la mise au point d'indicateurs biologiques pour le diagnostic des maladies psychiatriques ni à de nouvelles classes de médicaments psychotropes. » Il ajoute que les études génétiques sont très peu probantes et « qu'il est donc illusoire d'espérer découvrir une cible moléculaire spécifiquement responsable des troubles fréquents. » En revanche, concernant les troubles psychiatriques graves, l'avènement dans les années 50 des psychotropes et des neuroleptiques, et tout le monde est d'accord, a été un apport majeur à leur traitement. On peut se souvenir du rapport Zarifian commandé par le gouvernement en 1996 et qui dénonçait plusieurs points : la généralisation de la prescription des psychotropes, liée à la multiplication des symptômes potentiellement pathologiques dans le DSM, la dérive du symptôme construit comme une cible pour le médicament ; ceci sous la pression des industriels, avec la complicité des milieux académiques. Zarifian dénonçait un « lobbying d'environnement (qui) consiste à induire par des techniques de communication sophistiquées, bien souvent à l'échelle mondiale, des représentations de la clinique, de la pathologie elle-même et de son contexte ainsi que du traitement, qui soient les plus favorables possible à la prescription médicamenteuse. » François Gonon montre comment le discours abusif et réductionniste de la psychiatrie biologique est produit, quel est son impact sur le public, et quelles en sont les conséquences sociales. Son hypothèse est que « La psychiatrie biologique serait alors convoquée pour démontrer que l'échec social des individus résulte de leur handicap neurobiologique. »

Alors prenons garde à toute rhétorique de la promesse. Si les enfants ne cessent d'être fascinés par les bulles de savon, et les adolescents par celles du bubble-gum, n'oublions pas que les êtres parlants sont toujours prêts à spéculer en s'enfermant dans leurs fictions. C'est ce que doit savoir un psychanalyste.

1. François Gonon, « La psychiatrie biologique : une bulle spéculative ? », *Esprit*, novembre 2011, pp. 54-73. François Gonon est neurobiologiste, Directeur de recherches au CNRS à l'institut des maladies neurodégénératives de l'université de Bordeaux.

▪ AUTISMES ▪

C'est toujours l'inconnu

par Lucie Ducournau

« Quelle clinique pour l'autisme », telle était l'une des quatre questions auxquelles nous avons tenté de répondre lors du [Forum organisé le 5 mai par l'ACF Aquitania](#), avec l'Institut de l'Enfant. Lucie Ducournau, psychologue en hôpital de jour, y a présenté le travail qui suit.

Daniel Roy

Simon est un jeune garçon au visage fin de dix ans et demi. Il est assis, attentif, calme, ses parents sont venus l'accompagner à l'hôpital de jour, pour qu'il fasse avec nous ce qu'il est convenu d'appeler 3 jours d'essai. L'heure est à la rencontre, à la découverte mutuelle entre une famille - un enfant, ses parents -, et des professionnels exerçant dans une institution de soin, dépendant d'un service de pédopsychiatrie d'un grand hôpital de la région.

Comment ouvrir cette rencontre ? Que va-t-il s'y passer, en surgir ? C'est toujours l'inconnu, nous ne savons pas à l'avance les conséquences de l'acte de parole.

Voilà ce que me disent les parents de Simon.

Jusqu'à l'âge de 4 ans, Simon ne parlait pas, il criait. Il pouvait se mettre en danger à chaque minute. Il n'a fait qu'un passage-éclair à l'école. « Personne ne le voulait là-bas », dit sa mère, « ça ne passait pas, il restait dans son coin, il rentrait pas dans le cadre de l'école ».

Alors, dès les premiers jours d'école, la mère s'entend dire : il faut que Simon aille en hôpital de jour ! Munie de l'adresse du CATTP du secteur, elle fait ce qu'on lui dit, rencontre le psychiatre du centre avec Simon. Celui-ci déconseille formellement l'hôpital de jour. La mère de Simon ne garde pas une bonne impression de cette rencontre, elle se sent stigmatisée, ainsi que son fils. C'est finalement une halte-garderie qui accueillera Simon, puis, quelques années plus tard, un premier hôpital de jour.

De façon voilée, la mère de Simon laisse entendre la souffrance qui l'accompagne durant ces années, marquée de sentiments dépressifs, et de culpabilité.

Nous parlons des intérêts de Simon, ses parents me disent que c'est un grand informaticien. **C'est alors au tour de Simon de prendre la parole : il m'apprend quelque chose d'important pour lui, il a en sa possession un petit objet informatisé, qui a une caractéristique particulièrement intéressante : « Il est pas fixe », me dit-il, « je peux l'emmener partout ».** Simon en sait beaucoup sur ce petit outil. Les parents de Simon parlent de sa mémoire impressionnante. Simon m'explique **« d'abord on m'apprend, après je fixe la lettre, et ça va s'afficher dans ma tête... comme tout le monde ! ».** Je dis à Simon **qu'en tous cas, tout le monde ne dit pas des choses comme ça. Je vise là sa singularité dans le fait même qu'il pose cet acte de parole.** Ses parents sont surpris de mon intervention qui saisit au vol ce mot de Simon, ils en sourient.

Le père de Simon m'explique qu'ils ont fait faire à Simon **un bilan psychologique complet**, et alors qu'ils s'étaient jusqu'à maintenant opposés aux tests génétiques pour leur fils, ils ont décidé de le faire cette année, **« pour savoir exactement ce qu'a Simon ».** Il m'explique, et j'entends de sa bouche les propos véhiculés dans les médias depuis des mois, que la France a 30 ans de retard par rapport aux autres pays, que la HAS recommandent des méthodes qui ne sont pas appliquées dans notre pays, ou quand elles le sont, coûtent un prix qu'il ne peut payer pour son fils.

Prévenu de l'opposition en vigueur dans le champ de l'autisme, il m'interroge : « Ici, vous travaillez avec la psychanalyse ou le comportement ? ». La psychanalyse, il est contre, car ce discours est pour lui cause de souffrance chez sa femme, de plus, cela est confirmé par le discours ambiant et validé par la HAS : la méthode psychanalytique n'est pas scientifiquement jugée pertinente dans le champ de l'autisme !

Voilà en substance, ce que me dit ce père, et qui me laisse abasourdie, parce que je prends conscience du poids et des conséquences de ce que cette polémique récente va avoir pour des parents, qui me semblent en l'occurrence plus perdus et désemparés que réellement connaisseurs et convaincus de ce dont ils parlent.

Alors **plutôt que d'entrer dans des débats théoriques ou idéologiques qui feraient consister la méfiance, le doute, voire l'opacité de ce que Simon est pour**

eux, je choisis d'éclairer autrement le discours que j'entends, et je leur dis qu'au fond, pendant toutes ces années, ils ont été très seuls.

Sans reprendre les termes de comportement, ou de psychanalyse, sans vouloir les occulter non plus - mais chaque chose en son temps, tout ne peut pas s'entendre tout de suite - **je prends le parti d'expliquer comment nous travaillons dans notre hôpital de jour. Je dis qu'on va commencer par rencontrer Simon**, à partir des possibilités qu'il nous donnera de le faire, je les informe des ateliers, des temps qui sont proposés aux adolescents, mais je précise qu'en aucun cas nous ne fonctionnons avec un programme qui serait défini et pré-établi à l'avance.

Ils sont tout à fait d'accord. La mère précise qu'elle ne veut pas être, ni devenir l'éducatrice de son fils, elle veut qu'elle et son mari restent les parents de Simon et souhaite pour lui un lieu, une personne tierce. Elle demande à être aiguillée, car elle dit qu'elle souffre des rapports de force qui peuvent exister au quotidien avec Simon.

Un transfert est établi, une question, une demande peut être formulée à laquelle j'accuse réception.

Quelques jours plus tard, les parents de Simon reviennent, à ma demande. Simon a passé trois jours avec nous, il a commencé la construction d'un nichoir à oiseaux, a aussi le projet de faire une petite cabane pour les humains. Ses parents sont étonnés, pour la première fois, Simon a parlé le soir de ses journées avec nous, ils le sentent bien, et content de venir à l'hôpital de jour.

Une nouvelle voie, celle de la cause de l'enfant, est ouverte.

PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

*à l'initiative de l'Institut psychanalytique de l'Enfant
(Université populaire Jacques-Lacan)*

SIGNER LA PÉTITION EN LIGNE
SUR LE SITE lacanquotidien.fr

>>Depuis le **16 février**,
jour de la mise en ligne de la pétition,
12043 signatures ont été déjà recueillies.

[LE TEXTE DE LA PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME](#)

▪ FENÊTRE ▪



www.laerte.com.br

« Ceci n'est pas une femme »

À São Paulo **Laerte Coutinho**, âgé de 60 ans, fait grand bruit en logeant le féminin dans la culture des corps sans plus se préoccuper de l'anatomie. Avec son personnage bien connu **Hugo Barrachini** "parfait exemplaire de la race humaine....mais pas tant que ça", le dessinateur met en scène ses inquiétudes sur la vie, la mort et le sexe.

En se disant insatisfait de son processus de création fortement perturbé à la suite de la mort tragique de son enfant (2003), Coutinho jette par dessus tout (mais pas exactement tout) ce qu'il se résout à appeler "sans aucun sens", y compris s'habiller en homme. Sans autre forme d'intervention sur son physique, à l'âge de 52 ans, il réinvente son quotidien, s'investissant dans des images et des symboles appartenant à l'univers féminin. Avant que cela ne devienne public, il met au courant sa compagne, ses enfants et ses parents.

La jupe de Laerte le met dans de sales draps : le Réel des sexes.

Ainsi travesti, Laerte déclare ne pas avoir trouvé d'explication qui rende compte de sa douleur (de père) face à la mort accidentelle de son fils. Comment traiter ce manque que la psychanalyse nomme Réel ? Son "savoir-y-faire" face aux décombres du vécu et à une perte irréparable fut de réorganiser la libido bi-sexuelle, recouvrir de féminité le corps biologique masculin. Conforté dans son choix, l'être parlant cherche à produire du sens, embarrassé dans les imbroglios du réel du corps.

Pour Laerte, qu'est-ce qu'être un homme ou une femme aujourd'hui ? Le débat s'est rapidement répandu au sein des médias brésiliens en fonction de la place que Laerte occupe depuis plus de 40 ans, avec quelques autres dessinateurs célèbres. En discuter à partir de l'utilisation des toilettes publiques est un thème cher à Laerte. Nous pouvons dire avec Lacan que Laerte part de l'objet imaginaire "flux d'urine" et non pas des *objets* moins liés à l'anatomie que serait par exemple la *voix* ou le *regard*, et ce pour débattre d'autres aspects de la question, tel le *voyeurisme* ou la mise en spectacle de la société des images.

Dans son histoire des mentalités, Norbert Elias a étudié les habitudes et les mœurs liées au fait d'uriner, de déféquer, de cracher, de faire l'amour. Duchamp, inventeur du concept « ready made », a déplacé dans le champ de l'art des objets de la vie quotidienne déjà prêts à l'usage, et a ainsi élevé au statut de "sublime" un urinoir. L'image dadaïste de « la fontaine » (1917) associée aux images d'un corps féminin a également eu son impact.

Cet été, dans une pizzeria de la Padaria Real fréquentée depuis les années 50 par des artistes et des intellectuels, Laerte est entré dans les toilettes des femmes (pour faire pipi dans un endroit fermé à clef ou faire une retouche à son maquillage ?) Une mère accompagnée de sa petite fille est allée porter plainte auprès du gérant.

Avec bonne humeur, le dessinateur a déplacé la portée de la plainte dans le champ de la sexualité, en ouvrant le débat sur l'usage et la réappropriation des toilettes publiques.

Novice dans le métier, le gérant de la pizzeria, âgé de 19 ans, fils du propriétaire, a répondu à la plainte de la cliente, en interdisant l'entrée des toilettes à Laerte. La cliente est alors entrée dans la discussion et s'adressant à Laerte, a dit savoir ce qu'il avait en dessous de sa jupe. Celui-ci essaya donc de plaisanter sur ce supposé savoir et sur la position subjective de la femme qui faisait des insinuations sur ce qu'il aurait en dessous de sa jupe. De retour chez lui, Laerte commenta le fait sur twitter.

Le propriétaire intervint rapidement afin de mettre un frein à l'enthousiasme des médias pour s'emparer du sujet et a interdit à son fils de répondre aux questions de la presse. Le propriétaire avait passé son enfance derrière le comptoir du bistrot de ses parents, dans ce même quartier, et, en 2011, avait réalisé son rêve en rachetant la boulangerie Real à ses oncles portugais. En entendant les commentaires des habitués, amis de Laerte, il prit conscience des proportions que prenait l'évènement. "Comme l'ensemble de la société, je n'ai pas été préparé à ça...", a déclaré le boulanger qui n'était pas d'accord avec le projet

d'un troisième wc réservé aux « exclus ». Aujourd'hui il est fier de l'incident. "Cela se serait produit de la même façon dans n'importe quel autre établissement où se seraient trouvés Laerte et la mère de famille à laquelle je présente mes excuses pour le dérangement causé."

Porter des vêtements du sexe opposé est aussi une pratique courante des "crossdressings". Le dessinateur va au-delà, échappant à toute étiquette sociale qui pourrait l'associer à un quelconque concept de marché (gay, crossdressing, travesti, homo, transsexuel...)

Ce qui rend singulier le cas Laerte, c'est de voir comment son expérience professionnelle et son travail comme *ouvrier* du langage ont influé sur son désir de rendre son quotidien plus ludique en jouant sur son allure vestimentaire. Au contraire de ceux qui font le choix soit d'intervenir directement sur leur propre corps qu'il s'agisse d'intervention chirurgicale, d'anorexie ou d'injections de substances étrangères telles que le silicone, Laerte, lui, se confectionne une garde-robe de femme après avoir passé quarante ans à créer et à faire vivre ses personnages dans les bandes dessinées de la presse pauliste (voir www.laerte.com.br).

Ce faisant, Laerte a mis en place un savoir faire qui lui a donné la possibilité de circuler en toute liberté entre les différents semblants que ce soit d'hommes ou de femmes, selon les circonstances. Étant donné sa position sociale, nous pouvons dire qu'aujourd'hui il/elle est plus libre de rentrer dans un supermarché moulé(e) dans une robe « tube » que de faire sauter les doutes de son personnage *Hugo* coulant les *Pirates du Tietê*, ou de balancer dans le monde du crack le personnage d'*Owerman*.

"Vous avez choisi le langage visuel et gestuel d'une classe moyenne typique de la ville de São Paulo, bien élevée, intellectuelle et politisée et non pas d'une classe pauvre ou riche", déclare Ana Verônica Mautner à Laerte durant une interview pour TV Cultura.



Par ailleurs, on peut remarquer que celui-ci commence l'interview en parlant à la première personne du féminin et la termine au masculin. Comme Laerte affiche sa décision en homme pleinement adulte, reconnu et professionnellement respecté, il ne porte pas les stigmates du travesti, prostitué, pauvre et inculte... D'ailleurs, il va régulièrement chez son psychanalyste, il ne confond pas le fait d'être une femme avec le fait de se voir subjectivement en femme, il déclare avoir lu Freud, avoir été militant au PCB, être soixante-huitard et il participe aujourd'hui à des débats universitaires ainsi qu'à

des salons littéraires.

La tranquillité avec laquelle il parle de “sa bite” chaque fois qu’on aborde sur le sujet avec lui, provoque un effet un peu étrange. Il dit avoir opté pour la bisexualité, cependant il ne voit aucune raison pour faire de “sa bite” un objet d’exhibition dans les toilettes publiques. Il considère que faire pipi assis ou debout est un choix de l’ordre du désir qui n’a rien à voir ni avec le genre, ni avec l’hygiène, ni avec la morale.

Après la seconde guerre mondiale, Coco Chanel a lancé le port des vêtements masculinisés afin de faciliter la vie de la femme moderne. C’est à cette époque que sont apparus les tailleurs, les pantalons longs et les chemises, les bottes masculines, les cheveux courts, jusqu’à la suppression du soutien-gorge et l’usage de la pilule. Des habitudes vestimentaires et des pratiques comme celles-ci, totalement intégrées à la culture féminine et associées à un désir de libération, trouveront leur prolongement dans le mouvement hippy. Les hommes ont alors pu porter les cheveux longs, des vêtements colorés, légers et déstructurés, assimilés à la mode féminine. La réappropriation de ces usages et de ces pratiques donnèrent la règle et la mesure à Laerte, en lui permettant de s’exprimer, de réorganiser son désir, en donnant un nouveau sens à la partie humainement féminine de son être, sans pour autant mettre en danger son côté masculin, ni l’empêcher de circuler entre les colonnes de la piraterie du sexe.

Maria Noemi de Araujo

Laboratoire de l’Enfant, CIEN-SP-Brésil, São Paulo, 3 mars 2012

Références supplémentaires :

Jacques Lacan, Séminaire XIII, leçon du 15 juin, 1966 ; Lacan, "Abbé de Choisy" - François Timoléon de (1644_1724), Cour de Louis XIV - membre de l'Académie française. Hervé Castanet, " Tricheur de sexe – l’abbé de Choisy : une passion du travesti au Grand siècle. Édition Max Milo 2010.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

diffusion **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

rédaction **kristell jeannot** kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪ membres de la rédaction :

- chroniqueurs,

- lacanquotidien.fr **bertrand lahutte & marion outrebon**

- la revue de presse **armelle gaydon**

▪ pour babel

- Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

- Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

- Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

- responsable de la traduction de Lacan Quotidien au brésil **maria do carmo dias batista**

▪ designers **viktor&william francoizel** vwfcblz@gmail.com

▪ technique **mark francoizel & family & olivier ripoll**

▪ lacan et libraires **catherine orsot-cochard** catherine.orsot@wanadoo.fr

▪ médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ **ecf-messenger@yahoogroupes.fr** ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪ **pipolnews@europsychoanalysis.eu** ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ **amp-ujbar@elistas.net** ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

- secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis
- responsables : anne lysy et natalie wülfing
- EBP-Veredas@yahoo.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs* _____

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à mentionner *manuellement* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs* _____

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •